

**LOTTE ET SØREN
HAMMER**

**Morte
la bête**

**roman traduit du danois
par Andreas Saint-Bonnet**

**actes noirs
*ACTES SUD***

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Le jour de la rentrée, deux enfants découvrent un spectacle cauchemardesque dans le gymnase de leur école. Cinq corps d'hommes ont été mutilés à la tronçonneuse avant d'être pendus au plafond dans une mise en scène d'une précision terrifiante. L'inspecteur en chef Simonsen interrompt aussitôt ses vacances avec sa fille et rentre à Copenhague pour prendre la direction de l'enquête. Dès les premiers interrogatoires, l'étrange concierge de l'école, un marginal qui dissimule un esprit retors derrière un alcoolisme de façade, tient des propos contradictoires et délibérément provocateurs...

L'identification des corps est compliquée par leur état de mutilation, mais l'ablation systématique des parties génitales ressemble à une signature. Au même moment, un riche entrepreneur victime d'abus sexuels dans sa jeunesse lance une vaste campagne de communication pour dénoncer le laxisme de la justice danoise vis-à-vis des pédophiles. L'opinion publique s'empare du débat, menaçant de parasiter l'enquête. Le concierge, de son côté, échappe à la surveillance de la police et achève définitivement de brouiller les pistes... Simonsen, qui a trop d'expérience pour ne pas se méfier des coïncidences, comprend qu'il a affaire à un plan de grande ampleur dont il ne connaît encore ni les tenants, ni les aboutissants...

Dans ce premier roman intense et foisonnant, Lotte et Søren Hammer construisent une intrigue millimétrée et roublarde sur un sujet encore largement tabou au Danemark. Dressant le portrait d'une opinion qui prend fait et cause pour des meurtriers, les auteurs renvoient le lecteur à ses propres certitudes éthiques.

"ACTES NOIRS"

série dirigée par Manuel Tricoteaux

LOTTE ET SØREN HAMMER

*Lotte et Søren Hammer sont frère et soeur. Traduit dans de nombreux pays,
Morte la bête est le premier opus d'une série consacrée à l'inspecteur Konrad
Simonsen et à son équipe.*

Titre original :

Svinehund

Editeur original :

Gyldendalske Boghandel, Nordisk Forlag A/S, Copenhague

© Liselotte Hammer Jakobsen & Søren Hammer Jacobsen / Gyldendalske Boghandel,

Nordisk Forlag A/S, 2010

publié avec l'accord de Gyldendal Group Agency

© ACTES SUD, 2011

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-00824-6

LOTTE ET SØREN HAMMER

Morte la bête

roman traduit du danois
par Andreas Saint-Bonnet

ACTES SUD

PROLOGUE

L'homme dans le champ jeta les dernières bûches de bois à leur place. Puis il se redressa, appuya l'envers de ses mains contre ses reins et s'étira deux ou trois fois en arrière pour enrayer un étrange engourdissement dans son dos. Il était rompu au travail physique, et les deux heures qu'il avait passées à remplir la fosse n'étaient pas grand-chose. Au regard de ce qu'il avait accompli pendant la journée, quelques douleurs musculaires lui importaient peu. Cela l'étonnait simplement.

Avec quelques difficultés, il ramassa le dernier bidon d'essence et en versa le contenu sur le tas de bûches, dont le haut affleurait au niveau du sol. Une quinzaine de stères bien secs de bois de hêtre, mêlé d'un peu d'orme, de châtaignier, de bouleau et d'un petit prunier à l'écorce brune, presque rouge du côté exposé au soleil et plus verte de l'autre, comme son œil de connaisseur l'avait noté. Ajoutés à cela, trente et un sacs de charbon, un nombre qu'il avait minutieusement mémorisé, pour ensuite recompter chaque sac en le portant à sa place, rendant ainsi le travail un peu moins monotone. Jetant un coup d'œil à sa montre, il constata qu'elle était couverte de sang séché, et qu'aucune des aiguilles n'était visible. Comme la dernière fois qu'il avait regardé. Irrité, il enleva la montre et la jeta sur le tas de bois. Ensuite, il porta son regard vers le ciel qui commençait à s'assombrir. A l'ouest, l'éclat rouge sombre du soleil couchant illuminait une chape de nuages bas. A l'extrémité du champ, on devinait un lac gris et indistinct. Le mauvais temps approchait.

Il sortit des vêtements neufs de son sac à dos, et un sac plastique plein de torchons mouillés. Il dénuda le haut de

son corps musculeux et entreprit de se laver méthodiquement. Malgré le froid, le contact du torchon sur sa peau était agréable. Il prêta une attention particulière à sa tête et à ses mains, où la poussière de charbon avait laissé des traces et risquait d'attirer l'attention, ce qui lui fit penser qu'il aurait dû prendre un miroir. Il eut un rictus dans le crépuscule. Habituellement il n'appréciait pas son propre reflet, mais aujourd'hui c'était différent. Peut-être pouvait-il, ce jour-là, sur ce champ de chaumes désolé du Sjælland, se voir avec un tout petit peu de fierté. Il pouvait probablement même se défaire de son stupide surnom une bonne fois pour toutes. Les gens l'appelaient *Grimpeur*. Très peu connaissaient son véritable nom. Ce nom qui venait du temps où quelqu'un se souciait de lui, et où lui se souciait de quelqu'un. Jusqu'à ce que... Jusqu'à ce que ce ne soit plus le cas.

Ce souvenir d'enfance ne resta pas impuni : la douleur dans ses reins se répandit dans ses fesses et ses cuisses comme une mauvaise brûlure. Il l'ignora et se concentra sur ses vêtements propres, laissant les autres sur le tas de bois. Une fois changé, il sentit la douceur de la vengeance envahir son corps. Hormis un détail imprévu, qu'il avait gardé pour lui et devrait donc régler plus tard par ses propres moyens, il avait minutieusement fait ce qu'il avait à faire. Maintenant c'était au tour des autres dans le groupe.

Il sortit un briquet, se pencha et alluma. L'essence prit feu instantanément et les flammes jaillirent, l'obligeant à reculer rapidement. Il se réchauffa un moment, jusqu'à ce que son malaise récurrent à la vue du feu ne reprenne le dessus.

Un éclair illumina le crépuscule, et il se retourna calmement pour contempler le ciel. Le mauvais temps était arrivé plus vite qu'il ne l'avait prévu. Dans le ravin à sa gauche, où la forêt descendait vers le lac, deux noirs nuages orageux s'avançaient lentement vers lui, comme si la terre s'était mystérieusement éventrée pour libérer les forces obscures d'un monde inférieur. Un éclair encore, et un troisième nuage jaillit du ravin. La pluie suivit rapidement. De grosses gouttes agressives, des milliers d'échardes pointues, qui ricochaient sur le champ et projetaient de la terre sur les chaumes. Franches, puissantes, purificatrices.

Pendant un instant, il observa le feu, inquiet, mais la pluie ne pouvait pas éteindre le brasier, tout au plus le contenir. Alors il se retourna. Puis s'en fut vers la forêt, d'un pas déterminé. Il fut bientôt happé par l'obscurité.

Lundi matin, des vagues de brouillard blanches et laineuses envahirent la campagne. Les deux enfants pouvaient à peine voir à un mètre devant eux tandis qu'ils traversaient la cour de l'école. Ils tâtonnaient, de mémoire, et bientôt leurs pas se firent hésitants, prudents. Le garçon se tenait légèrement en retrait par rapport à la fille, son sac dans ses bras. Soudain, il s'arrêta.

— Ne t'éloigne pas de moi.

La fille s'immobilisa à son tour. Le brouillard se condensait dans ses cheveux, et elle essuya les gouttes sur son front, attendant patiemment son petit frère qui essayait de hisser son sac sur son dos. Il avait parlé turc, ce qu'il faisait rarement, *a fortiori* quand il s'adressait à elle. Maintenant il se débattait avec les sangles, et elle se rapprocha de lui, mais ne l'aida pas. Quand il eut enfin terminé, il s'agrippa à sa main. Elle jeta un coup d'œil alentour mais ne vit que le brouillard et l'obscurité. Elle dit :

— Regarde ce que t'as fait.

— Qu'est-ce que j'ai fait ?

Sa voix était toute fluette, et il resserra sa prise.

— Laisse tomber. Tu comprends jamais rien.

Elle choisit une direction au jugé, fit quelques pas à l'aveuglette, avant de s'arrêter à nouveau. Le garçon se colla contre elle.

— On est paumés ?

— Idiot.

— Il y avait de la lumière chez maman.

— Il y aura bientôt de la lumière ici aussi.

— En fait, ça veut dire quoi paumés ?

Elle ne répondit pas, mais tenta de se persuader qu'il n'y avait rien à craindre, que la cour de l'école n'était pas si grande, qu'ils devaient juste continuer.

— On ne doit pas aller avec des inconnus. Quoi qu'il arrive, on va pas avec des inconnus, pas vrai ?

Les sanglots perçaient dans sa voix, et elle le tira brusquement dans son sillage. Après une série de pas indécis, elle devina une vague lumière droit devant et se dirigea dans cette direction.

Le garçon lâcha sa main quand ils atteignirent l'entrée principale et s'engouffra dans le bâtiment, oubliant qu'un instant plus tôt il était au bord des larmes.

Quelques minutes plus tard, ils se retrouvèrent dans le couloir devant la salle de sport. La fille lisait sur un banc, et le garçon la rejoignit en courant, un ballon dans les bras.

— Tu veux jouer au foot avec moi ? T'es trop forte au foot.

— Tu as bien rangé tes vêtements et ton cartable ?

Les yeux écarquillés, il hocha la tête avec conviction.

— Va vite le faire.

Il s'en alla, tout penaud, sans rechigner. Il revint rapidement et présenta à nouveau sa requête.

— J'ai quelque chose à lire d'abord. Tu peux commencer, j'arrive.

Il fixa le livre, dubitatif. Il était épais.

— Tu viens bientôt ?

— Quand j'ai terminé mon chapitre. Va jouer un peu tout seul, j'en ai pas pour longtemps.

Il disparut dans la salle. Après un court instant, elle entendit les rebonds du ballon, et reprit sa lecture, fermant de temps en temps les yeux pour mieux imaginer qu'elle faisait partie de l'histoire.

Le garçon l'interrompit.

— Y a pas de place pour jouer, cria-t-il depuis la salle.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il y a des monsieurs suspendus.

— Joue plus loin, alors.

Brusquement il était devant elle, et elle ne l'avait pas entendu venir.

— J'aime pas ces monsieurs.

La fille renifla une ou deux fois.

— T'as pété ?

— Non, mais j'aime pas les monsieurs morts. Il y a plein de coupures sur eux.

Elle se leva, irritée, et passa la porte du gymnase, son frère collé à ses basques.

Cinq hommes étaient pendus à cinq cordes fixées au plafond. Ils étaient nus et tournés vers elle.

— C'est dégoûtant, pas vrai ?

— C'est vrai, dit-elle en refermant la porte.

Elle passa un bras autour des épaules du garçon.

— On peut jouer au foot maintenant ?

— Non, on peut pas jouer au foot, il faut qu'on trouve un adulte.

L'inspecteur en chef de la criminelle Konrad Simonsen savourait ses vacances. Installé dans la pièce panoramique la mieux exposée de sa maison d'été, il venait d'entamer son quatrième cocktail clope-café de la matinée et observait par les baies vitrées surdimensionnées un couple de stratus en excursion, sans penser à rien.

La jeune femme athlétique qui pénétra dans la pièce après son footing matinal avait enlevé chaussures et chaussettes. Il ne l'entendit pas venir et sursauta quand elle prit la parole. Il avait l'habitude d'être seul.

— Dis donc, papa, tu pourrais au moins aérer un peu.

La fumée de cigarette pesait lourdement dans l'air. Elle ouvrit en grand les baies vitrées de la terrasse. Une fraîche brise venue de l'océan traversa la pièce et fit virevolter les boucles blondes de la jeune femme. Quand l'atmosphère fut plus respirable, elle les referma mais les laissa entrebâillées. Puis elle se laissa tomber dans le fauteuil en face de son père, sans se soucier du journal méchamment froissé qui dépassait de sa ceinture.

— Bonjour, tu as été jusqu'à Blokhus ? C'est un sacré footing, si tôt le matin.

— Matin, matin... Il est presque midi, espèce de marmotte. Oui, je suis allée jusqu'à Blokhus, c'est pas si loin que ça.

Il désigna le journal d'un air intéressé.

— C'est pour moi ?

Elle répondit avec une ironie affectueuse :

— Et merci ma fille chérie pour le café que tu m'as préparé.

— Et merci Anna Mia chérie pour le café que tu m'as préparé.

Elle s'apprêtait à lui tendre le journal, mais aperçut le cendrier. Le regard noir qu'elle lança à son père le renseigna sur la suite des événements. Elle montra les mégots, d'un geste plein de reproches, et son accent de l'île de Bornholm refit surface.

— Quatre cigarettes avant le petit-déjeuner !

— Mais je suis en vacances, c'est pas tout à fait comme d'habitude...

Un commentaire dont il aurait pu faire l'économie.

— Tu fumes beaucoup trop, tu bois trop, tu manges mal, et te dire que tu es en surcharge pondérale ressemblera bientôt à une formule de politesse.

Il tenta une timide réplique :

— Je ne fume presque pas pendant mes heures de travail, et modérément le soir, alors je peux bien me permettre ça pendant mes congés.

— Ouais, ça pourrait paraître raisonnable, si c'était la vérité.

Il ne sut quoi répondre. Il lança un regard en coin vers le journal qui était soudain hors de portée. La voix de sa fille se fit encore un peu plus sérieuse.

— Tu te souviens que tu me dois quinze années, n'est-ce pas, papa ?

Le chiffre retourna le couteau dans la plaie, et le sentiment familier d'être un piètre père s'empara aussitôt de lui. Ce sentiment qui avait somnolé pendant trois ans, depuis ce beau soir de mai où elle avait débarqué sur son palier et expliqué qu'elle était à Copenhague pour une semaine, et que c'était plus pratique et moins cher de loger chez lui. Elle avait dit ça comme si rien n'était plus naturel. C'est ainsi qu'elle avait envahi son appartement et sa vie. Une jeune inconnue de seize ans, gentille, pleine de vie et d'entrain... Sa fille.

Il n'y avait pas grand-chose d'autre à faire que de la mettre en sourdine en espérant une trêve. Les mots ne venaient pas. S'excuser lui semblait ridicule. Quant à promettre de mener une vie plus saine, c'était bien plus facile à dire qu'à faire. De toute façon, il était par nature réticent à partager ses états d'âme avec quiconque. Il s'essaya à quelques

demi-promesses, jusqu'à ce qu'elle laisse de côté ses reproches et change de sujet :

— On en reparlera une autre fois, papa. Dis-moi, tu t'habitues au lieu ? C'est un vrai bungalow de luxe que Nathalie a dégoté.

Ce sujet-là était tout aussi périlleux, bien que moins personnel, et il aurait pu la soupçonner d'y revenir exprès parce qu'il était sur la défensive. Mais elle n'était pas comme ça, c'était lui qui voyait les discussions comme des jeux de stratégie avec des gagnants et des perdants. Une mauvaise habitude qu'il avait un peu commodément considérée comme une déformation professionnelle après trop d'interrogatoires. Il essaya de ne pas répondre à la provocation.

— Oui, l'endroit est très chic.

— Alors pourquoi tu t'es tellement mis en rogne avant-hier, quand on est arrivés ?

— Parce que la Comtesse est ma subordonnée, et que tout ça est un peu énorme.

— Tu savais bien que ça lui appartenait.

— Oui, ma grande, je le savais, mais, bon sang, je n'avais pas idée du standing. Cette petite baraque de luxe ferait miroiter des biffetons dans les yeux de n'importe quel proprio, et le fait qu'on la loue pour une bouchée de pain est contraire à mon éthique. Et probablement illégal.

— Elle est riche, et alors ?

— En plus, les frigos sont remplis comme en prévision d'un hiver atomique.

— On reste pas ici pour un hiver atomique, juste quinze jours, mais tu peux toujours arrêter de manger. Ça te ferait pas de mal de rogner un peu sur tes réserves.

— Pas de nourriture, pas de boisson, pas de tabac, et puis quoi encore ?

Elle ignora sa question et le taquina :

— Tu savais que les carreaux de la terrasse sont peints à la main et viennent d'Italie ? Et que le marbre de l'entrée, c'est du Ølandsbrud ?

— Comment tu sais ça ?

— Nathalie, bien sûr.

Personne d'autre n'appelait la Comtesse Nathalie, et ça sonnait bizarre. Elle s'appelait pourtant bien Nathalie von Rosen, mais tout le monde disait la Comtesse, y compris elle-même.

— Tu étais déjà venue ici ?

— Ben oui.

— De mieux en mieux.

— Alors tu vas sûrement te dire que ça empire encore, vu que j'ai reçu un cadeau pour toi.

— Un cadeau de qui ?

— De Nathalie. Mais je me disais que je ferais mieux d'attendre quelques jours.

Il avait l'air troublé, et ce n'était pas feint.

— Oh, papa, des fois t'es vraiment trop tordu. C'est pas si compliqué à comprendre, et si tu veux mon avis, elle t'adore tellement que si tu te donnais juste la peine de perdre quinze ou vingt kilos, tu pourrais sûrement faire un très beau parti.

Le léger claquement de ses pieds nus sur le pin de Poméranie blanchi à la chaux emplît la pièce, et elle disparut avant qu'il ait eu le temps de réagir à cette idée absurde.

Le cadeau de la Comtesse était génial. Comme un vrai perroquet de compagnie sur son perchoir, Anna Mia était assise sur l'accoudoir du fauteuil de son père. Elle le dévorait des yeux tandis qu'il enlevait le papier cadeau. Aron Nimzowitsch, *Mein System*, l'édition originale de 1925, avec dédicace du maître lui-même. Un trésor inestimable qui le plongea un instant dans l'extase. Anna Mia en profita pour lire par-dessus son épaule.

— Elle veut dire quoi par *merci pour le coup de main* ?

Il retourna la carte, mais trop tard.

— Dis-moi, tu es totalement dénuée de la moindre éducation ? On ne lit pas les lettres des autres.

— Moi si. Qu'est-ce que t'as fait pour elle ?

— Ça ne te regarde pas !

Ils restèrent silencieux un moment, elle sur l'accoudoir et lui dans le fauteuil.

— Dis-moi, à quel point vous vous connaissez toutes les deux, au juste ?

— Qui ? Nathalie et moi ?

Sa feinte indifférence était palpable.

— Oui, bien entendu.

— Ça te regarde pas.

Comme ça, ils étaient quittes.

Un peu plus tard, elle se fit plus communicative :

— Je la connais pas si bien que ça, Nathalie, et on n'a rien fait dans ton dos. Pas grand-chose en tout cas, et si je

suis déjà venue ici, c'est par le plus grand des hasards. Je l'ai croisée cet été à Skagen, et elle m'a invitée à déjeuner. Mais je sais quand tu l'as aidée. C'était pendant son divorce, pas vrai ?

Il hésita.

— On a un peu discuté.

Elle lui massa tendrement le sommet du crâne.

— Je crois sincèrement que tu as mérité ton bouquin. Alors fais-moi plaisir, et pour une fois ne parle pas de prix. Ça ne viendrait pas à l'idée de Nathalie d'attendre quelque chose en retour de ses cadeaux, elle n'est pas du tout comme ça, tu le sais très bien.

— Non, elle n'est pas comme ça. C'est le principe qui me gêne.

— Peut-être que tes principes sont mal placés.

Elle se leva alors et se dirigea vers une des fenêtres, pendant qu'il feuilletait son livre, avec une délicatesse proche de la dévotion.

— Je prends un bain, pendant ce temps tu peux nous trouver quelque chose à faire pour la journée.

— Oui, oui, parfait.

Elle dut l'appeler deux fois avant qu'il ne se lève et vienne jusqu'à elle, et il ne remarqua pas que son ton avait de nouveau changé. Il était trop absorbé par le récit d'une partie d'échecs.

— Ton portable est allumé ?

— Non, l'accord c'était qu'on reste entre nous, tu t'en souviens. Pourquoi tu demandes ?

Il lança un dernier long regard vers ses pions dans le livre, puis s'approcha de la fenêtre et scruta l'horizon. Les dunes vallonnées formaient une ronde autour de lui, comme d'irrégulières collines balayées par le vent, brillantes et dorées du côté où le soleil les touchait, et gris foncé, presque obscures de l'autre, envahies d'églantiers et autres élymes des sables. Plus loin, il pouvait voir la mer du Nord et la crête étincelante de ses vagues, et loin au-dessus quelques oies grises qui volaient vers le sud en longeant la côte. Soudain, il sentit les bras d'Anna Mia l'enlacer, et sa tête peser lourdement contre son dos. Un mélange de pudeur et de maladresse le saisit, comme si la jeunesse de sa fille était taboue. Il resta cependant sans bouger, et, après quelques

secondes qui lui semblèrent une éternité, elle dit tout doucement :

— On vient te chercher, papa.

C'est seulement à ce moment qu'il le vit. Un corps étranger et repoussant qui rampait lentement sur le chemin sinueux des dunes : une voiture de police.